GABRIEL GRAVIER

Mélanges

COMPTE-RENDUS

II

LE GÉNÉRAL FAIDHERBE

LES TROIS PROPHÈTES : LE MADHI, GORDON ET ARABI

ROUEN

IMPRIMERIE DE ESPÉRANCE CAGNIARD

Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

—

1893

3 plaques

à M. Emile Ferry,

témoignage de vive et respectueuse affection.

Gabriel Gravier

MÉLANGES

EXTRAIT DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION DU
COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE DE LA SEINE-INFÉRIEURE
(DEUXIÈME PARTIE, 1891-1892).

GABRIEL GRAVIER

Mélanges

COMPTE-RENDUS

II

LE GÉNÉRAL FAIDHERBE

LES TROIS PROPHÈTES : LE MADHI, GORDON ET ARABI

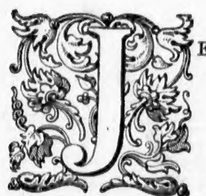
ROUEN
IMPRIMERIE DE ESPÉRANCE CAGNIARD
Rues Jeanne-Dare, 88, et des Basnage, 5

1893



LE GÉNÉRAL FAIDHERBE

Messieurs,



Je ne connais rien de beau et de réconfortant comme la vie d'un homme qui n'a vécu que pour son pays, d'un homme dont le patriotisme éclairé, sans ostentation, s'est manifesté par des actes utiles et glorieux. Sous ce rapport, le général Faidherbe est un modèle, il est et restera l'une des plus grandes figures de 1870.

Dans l'état actuel de l'Europe, il y a un intérêt capital à garder pieusement le souvenir des vaillants hommes qui n'ont pas craint, pour l'honneur de la patrie, de combattre avec un tronçon d'épée.

Pensant à eux, les volontaires de 70, si l'occasion s'en présentait, diraient à leurs petits enfants d'alors, maintenant des hommes : « A vos rangs, haut les cœurs! Rappelez-vous ces mots d'un ordre du jour du général Faidherbe : « Mieux vaut mourir glorieusement sur » le champ de bataille que de misère sous le joug de » l'étranger ».

Et les anciens, que feraient-ils? Ils solliciteraient l'honneur de prendre part à la lutte. Il me semble même qu'ils diraient comme disait à Créci le vieil aveugle Jean de Bohême, en apprenant que son fils se battait vaillamment et avait reçu plusieurs blessures : « Mes amis, mes compagnons, je vous requiers d'attacher mon cheval aux vôtres et de me mener si avant que je puisse encore férir un coup d'épée ».

Quand je dis, Messieurs, que le général Faidherbe fut un grand caractère, un modèle, je n'exagère pas et j'ai l'espoir de vous faire partager ma conviction.

Après avoir passé par l'École polytechnique et l'Ecole d'application de Metz, il arrive en Algérie, en 1842, comme lieutenant du génie.

La même année, il fait partie d'une colonne qui opère dans les environs de Bougie. Il n'y a pas de routes et les troupes suivent péniblement des pistes. Huit jours, il reste mouillé sans pouvoir se changer, et passe ensuite deux ou trois heures dans l'eau glacée d'un *oued*. Quand il veut regagner la rive, ses jambes refusent tout service, et il n'est sauvé d'une mort certaine que par le dévoûment d'un soldat d'infanterie qui le porte sur son dos.

On attribue à cet incident l'ataxie locomotrice qui fut le tourment de toute sa vie et la cause de sa mort.

Il passe à la Guadeloupe les années 1848 et 1849 et assiste à la proclamation de l'indépendance des Noirs. Il profite de l'occasion pour étudier le caractère et les mœurs de ces enfants du continent africain.

En 1850, il fait la campagne de Kabylie; en 1851, celles des Hauts-Plateaux algériens. Tout en remplissant avec conscience ses devoirs militaires, il observe le monde musulman, apprend plusieurs de ses langues, s'initie à ses mœurs, à ses croyances, à son génie, et commence à réunir les matériaux des beaux ouvrages qui lui ouvriront les portes de l'Institut.

Ainsi préparé par ses études sur les Noirs et sur les Musulmans, il arrive, en 1852, au Sénégal, son premier grand champ de bataille.

Peu après son arrivée, M. Protet, gouverneur, le charge d'inspecter le fort de Bakel, qui est très menacé. Il trouve ce fort tout délabré, le commandant malade, la garnison, composée d'indigènes, peu sûre, l'artillerie hors de service. Il se met à l'œuvre sans perdre un instant.

Mais les eaux du Sénégal baissent, bientôt la navigation ne sera plus possible, et le commandant du *Basilic* lui annonce qu'il ne peut retarder davantage son départ pour Saint-Louis. De sa voix calme et douce, le capitaine Faidherbe lui fait cette réponse que Plutarque aurait enviée pour l'un de ses héros :

« Partir d'ici en ce moment serait, pour moi, quitter

un champ de bataille lorsque la lutte va s'engager ; nous ne serons pas partis vingt-quatre heures, que ce poste sera enlevé et notre domination au Sénégal fortement compromise. Je vais vous donner une lettre pour le gouverneur, et je reste. Si vous pouvez remonter jusqu'ici et amener les renforts que je demande, je redescendrai avec vous à Saint-Louis, sinon je partagerai le sort de la garnison ».

Il reste et conserve le fort.

Peu après, il prend part à l'expédition de Grand-Bassam, sous le commandant Baudin, combat à Eboué et construit le fort de Dabou.

Le 16 décembre 1854, après deux ans de séjour, il est nommé gouverneur sur la demande des colons. Il est élevé en même temps au grade de chef de bataillon.

Pendant les deux ans qui viennent de s'écouler, il a parcouru la Sénégambie dans tous les sens. Il en connaît parfaitement la géographie, la population, les ressources, la situation politique et commerciale. Il voit clairement le but à atteindre et dresse un programme qu'il suivra inflexiblement pendant toute la durée de son administration.

Il a cette force de ne jamais douter du succès et de dominer la situation. Les ennemis sont nombreux et braves. Qu'importe? Il leur fera sentir à tous, à son heure, la pointe de son épée, les fera s'incliner devant la force; puis, par son grand esprit de justice, il les gagnera, nous en fera des amis.

Les Maures étaient les premiers désignés à ses coups.

Ils avaient pour nous le mépris et la haine que les Musulmans professent généralement pour les chrétiens. En outre, ils étaient tout puissants sur le Sénégal et croyaient vraiment, comme ils s'en vantaient, qu'ils feraient, quand ils le voudraient, leur salam dans l'église de Saint-Louis.

Cela n'était pas tolérable, et le ministre était précisément de cet avis. En 1854, il écrivait au Gouverneur, dans différentes dépêches : « Nous devons dicter notre volonté aux chefs Maures pour le commerce des gommes. Il faut supprimer les escales en 1854, employer la force si l'on ne peut rien obtenir par persuasion. Il faut supprimer tout tribut payé par nous aux États du fleuve, sauf à donner, quand il nous plaira, quelques preuves de notre munificence aux chefs dont nous serons contents. Nous devons être les suzerains du fleuve. Il faut émanciper complètement le Oualo en l'arrachant aux Trarza et protéger en général les populations agricoles de la rive gauche contre les Maures. Enfin, il faut entreprendre l'exécution de ce programme avec *conviction et résolution* ».

Le ministre ne pouvait mieux dire et s'adresser à entendeur plus convaincu et plus résolu.

En 1854, comme les autres années, les Trarza et les Azouna passent le fleuve et commencent leurs déprédations habituelles. Il ne fallait pas songer à demander leur rappel au roi des Trarza. Ce chef, qui était maître du Oualo et faisait ce qu'il voulait dans le Dimar, le Djolof et le Cayor, aurait pris cette demande pour une plaisanterie. La reine du Oualo osait même nous intimer

l'ordre d'évacuer les îles des environs de Saint-Louis.

Pour répondre à ces provocations, le Gouverneur se prépare à enlever, d'un seul coup, toutes les tribus maures campées sur la rive gauche du fleuve. Malheureusement, un chef, de passage à Saint-Louis, devine l'affaire et donne l'alarme. Tous les Maures, sauf les Azouna, se hâtent de repasser le fleuve. Quant à ces derniers, qui sont la terreur du Oualo, du Cayor et du Djolof, ils croient que jamais le Gouverneur n'osera se mesurer avec eux.

Leur méprise n'est pas de longue durée. Le Gouverneur les attaque, et, en une heure, il enlève toutes leurs tentes, presque tous leurs troupeaux, beaucoup de prisonniers et les disperse dans toutes les directions.

Le Oualo est stupéfait et commence même par refuser l'hospitalité aux fugitifs. Puis il se laisse séduire par ses anciens maîtres, se remet sous leur joug, se déclare contre nous et commence les hostilités par une trahison.

La punition ne se fait pas attendre. Le Gouverneur entre dans le pays, et bien que les forces des Ouolof soient dix fois plus nombreuses que les siennes, il les culbute au premier choc. Affolés de leur foudroyante défaite, ils font quatre lieues sans regarder derrière eux. Ces guerriers, partis pleins de confiance, avec des cordes pour lier les prisonniers qu'ils espéraient faire pendant la bataille, vont criant dans les villages : « Ce ne sont pas des hommes que nous venons de combattre, mais des démons ».

Cette expédition, qui dura dix jours, a inspiré une

terreur salutaire aux populations qui subissaient l'ascendant des Maures.

Cependant, des bandes se reforment. Le commandant les poursuit partout. En vingt jours, il parcourt deux fois le Oualo, passe trois fois par sa capitale, fait plus de cent lieues de marche par terre, sans que les troupes, bien enlevées, pleines de confiance et d'entrain, paraissent en souffrir. De sourdes hostilités continuant à se produire, le Gouverneur prononce l'annexion du Oualo. Depuis lors, cette province s'adonne à l'agriculture, au commerce, et jouit d'une sécurité qu'elle n'avait jamais connue.

Au mois de mars 1855, les Maures rentrent en scène. Le chef des Brakna, surpris de la défaite de ses alliés, doute de sa supériorité. Néanmoins, pour ne pas décourager ses peuples, il affecte une grande confiance. Au fond, il redoute une guerre avec les Blancs et en convient dans son intimité.

Le commandant Faidherbe, qui n'ignore pas sa situation ni sa pensée, lui propose la paix à ces conditions : suppression des escales, suppression des coutumes, renonciation au Oualo, cessation des pillages sur la rive gauche.

Au lieu de l'acceptation pure et simple qu'il désirait, le pauvre roi fait cette impertinente réponse : « J'ai reçu tes conditions, voici les miennes : augmentation des coutumes des Trarza, des Brakna et du Oualo ; — destruction immédiate de tous les forts bâtis dans le pays par les Français ; — défense à tout bâtiment de guerre d'entrer dans le fleuve ; — établissement de coutumes

nouvelles pour prendre de l'eau et du bois à Guet-N'dar et à Bop-N'kior ; — enfin, préalablement à tout pourparler, le gouverneur Faidherbe sera renvoyé ignominieusement en France ».

La conversation, montée sur ce ton, ne pouvait plus se continuer qu'à coups de fusil.

Les Maures commencent d'ailleurs bravement les hostilités par la prise d'un bateau chargé de marchandises.

Le commandant prend immédiatement les armes avec la résolution d'en finir avec ces tyrans du Sénégal. Pendant trois ans, il leur fait méthodiquement une guerre incessante. Tantôt en personne, tantôt par ses lieutenants, il les poursuit partout, leur fait de nombreux prisonniers, leur enlève d'immenses troupeaux, toutes les caravanes que la disette de vivres les force de risquer en Sénégambie. Ils ne peuvent plus faire un pas sans être battus et dépouillés. Toutes ces pertes, coup sur coup et sans compensation, les découragent. Mais, par l'effet de l'erreur dans laquelle ils vivaient depuis longtemps, ils ne pouvaient croire encore que nous fussions plus forts qu'eux. Ils expliquaient à leur manière les évènements dont ils étaient les victimes et persistaient à vouloir faire tourner la guerre à leur avantage.

Le sort des armes continuant à leur être défavorable, le roi des Trarza se résigne à demander la paix. Par traité du 20 mai 1858, il nous abandonne la souveraineté des territoires du Oualo, de Gaé, de Bokol, de N'diago, et le protectorat des états ouolof, du Dimar, du Djolof, du N'diambour et du Cayor. De son côté, le Gouverneur lui

accorde un droit d'environ 3 pour cent sur les gommes apportées des pays Trarza.

Ce traité, très équitable, a toujours été loyalement observé. Les mêmes hommes qui demandaient le rappel « ignominieux » du gouverneur Faidherbe l'ont eu depuis en vénération, ainsi que nous l'apprennent tous les voyageurs français qui sont entrés dans leur pays.

La guerre contre les Maures a donné lieu à des marches longues et pénibles, à des combats meurtriers, à des faits d'armes d'une incroyable audace. Veuillez me permettre d'en citer un.

Au mois d'avril 1855, le Gouverneur commandait en personne une colonne dans les pays Trarza. Il est informé que le roi de ce peuple marche sur Saint-Louis avec un millier de combattants. Le commandant continue tranquillement ses opérations. Il a construit, au pont de Leybar, une tour hexagonale à un étage; il l'a armée d'un obusier de montagne qui tire par les fenêtres et donnée en garde à treize soldats commandés par le sergent Brunier. Il croit qu'une défense aussi formidable n'a rien à craindre d'un millier de Maures.

Le 21 avril, à sept heures du matin, les ennemis se présentent devant cette tour et l'attaquent avec acharnement. Les cavaliers s'efforcent d'emboucher les créneaux du rez-de-chaussée, d'autres cherchent à démolir la maçonnerie avec leurs poignards. Ils mettent le feu à une case en paille qui servait de cuisine. Les étincelles et la fumée remplissent la tour, et les défenseurs craignent pour leurs munitions. Ils n'en combattent pas avec moins

de sang-froid. Ils ne perdent ni un coup de canon, ni un coup de fusil, et, après cinq heures d'un combat acharné, les mille Maures, qui ont perdu beaucoup de monde, battent en retraite devant les quatorze Français.

Que doit-on le plus admirer de l'étonnante confiance du chef ou de l'héroïsme des soldats? C'est pour moi un problème.

Personne alors ne pensait au Sénégal. On savait seulement qu'il était loin, bien loin, perdu dans les brumes de l'Atlantique, et c'est dans une obscurité profonde que nos jeunes soldats faisaient des prodiges de valeur et versaient leur sang pour l'honneur du drapeau et la grandeur de la patrie.

Le gouverneur Faidherbe n'avait pas à s'occuper que des Maures. Les indigènes Sénégalais, qui ne comprenaient pas encore notre but humanitaire, se laissaient séduire par les prédications d'El-hadji Omar, et cherchaient, de temps en temps, à secouer notre autorité. Le Gouverneur fait alors deux parts de ses opérations militaires. Quand les eaux sont basses, il poursuit à outrance les Brakna et les Azouna, les force de se réfugier dans le nord, les met dans l'impossibilité, pour un temps, d'agir contre nous. Quand les eaux sont hautes, il remonte le fleuve et châtie ou récompense les indigènes. Comme les Maures, les Noirs reconnaissent notre autorité et demandent la paix.

Ainsi, à force de sagesse et d'énergie, par d'incessants efforts et l'héroïsme de ses collaborateurs, le commandant Faidherbe agrandit la colonie, assure notre domination,

affermit notre situation commerciale. Aussi, en 1889, dans son dernier ouvrage sur le Sénégal, pensant à l'œuvre accomplie, il a pu dire avec raison : « Les hommes qui ont fait cela peuvent avoir la confiance d'avoir rendu un grand service à leur pays ».

Tandis qu'il dompte les Maures et les indigènes Sénégalais, une redoutable tempête se forme à l'horizon. C'est une guerre de religion qui se prépare, c'est avec des bandes de fanatiques qu'il va se mesurer, car les soldats du prophète El-hadji Omar se battent en sauvages, incendient, pillent, égorgent en conscience. Le prophète leur a dit, et ils croient, qu'en faisant aux infidèles beaucoup de mal, même inutilement, ils gagnent des pardons et s'assurent des places d'honneur dans le paradis de Mahomet.

El-hadji Omar, c'est-à-dire le pèlerin Omar, prophète, est l'une de ces plantes vénéneuses que le Soudan produit en abondance pour le malheur des populations. Omar est d'ailleurs éloquent, habile et dénué de tout scrupule. Il assure qu'il est envoyé de Dieu, égal à Mahomet; il laisse même entendre, discrètement, qu'il est une incarnation de Jésus, et ses fidèles assurent qu'il fait des miracles.

Directement, ou par ses émissaires, il fanatise les peuples de la rive gauche du Sénégal et les prépare à se soulever contre nous. Il a même, dans Saint-Louis, de nombreux partisans. Dès 1854, il est très redoutable. Il n'ose pas encore attaquer nos postes, mais il les regarde avec colère et passe, comme la peste ou comme un nuage de sauterelles, sur le Bambouck, le Bondou, le Damga,

le Toro. En 1856, il se vantait de forcer les Blancs à lui payer tribut, à démolir leurs forts, à retirer du fleuve leurs bâtiments de guerre.

Le gouverneur Faidherbe qui connaît l'homme et le suit pas à pas, voit s'approcher le moment du choc et s'y prépare. Il s'arrange pour terminer promptement la guerre qu'il soutient contre les Maures et les indigènes, afin de n'avoir pas à s'inquiéter d'eux tandis qu'il sera aux prises avec le prophète; en même temps, il fortifie la défense de nos postes et va construire dans le Khasso, à 250 lieues de Saint-Louis, le fort de Médine. Aux vantardises du prophète il répondait ainsi : la France veut la souveraineté du fleuve et ne considère pas Médine comme l'*ultima Thule* de ses prétentions sur le Soudan.

Le fort de Médine, construit et armé, le colonel Faidherbe laisse à sa garde Paul Holl, deux artilleurs, un sergent, cinq hommes d'infanterie de marine et une quarantaine de noirs, soldats ou matelots.

L'hadji Omar, très gêné par ce poste, qui lui ferme le fleuve, en décide l'attaque; mais, habilement, il attend que le colonel soit de retour à Saint-Louis et que la baisse des eaux du fleuve ne permette pas l'arrivée de renforts.

Les Khasso-nké, apprenant qu'il fait fabriquer des échelles pour monter à l'assaut, viennent, au nombre d'environ 6 000, se réfugier sous le canon du fort. Ils seront un embarras, mais on ne peut leur dire d'aller se faire égorger par les Toucouleurs du prophète.

Le 20 avril 1857 est fixé pour l'assaut et 15 000 combattants arrivent sur trois colonnes.

Ils se précipitent en gens qui ne craignent pas la mort et ne doutent pas du succès. Mais l'artillerie du fort fait, dans leurs rangs, d'horribles trouées; ceux qui montent à l'assaut sont éventrés à coups de bayonnette. Enfin, lassés, ils se retirent, laissant sur le terrain 600 morts. Le lendemain et les jours suivants, ils recommencent, et toujours avec le même insuccès. Ils reconnaissent que les miracles annoncés par le prophète ne se réalisent pas et refusent de marcher. Omar prêche, prie, supplie, pleure; rien n'y fait. Heureusement pour lui arrive un renfort qui ne sait rien des précédentes tentatives et consent à prendre la tête d'un nouvel assaut. Cet assaut est repoussé comme les autres. Le prophète reconnaît son impuissance et se décide à bloquer la place.

Les défenseurs de Médine, au nombre de 49, comme je l'ai dit, sont ainsi complètement isolés et presque sans espoir de secours. Ils ne pensent pas pour cela à se rendre. Cependant les provisions s'épuisent, et ils n'ont plus pour nourriture que des arachides qu'ils mangent crues faute de bois pour les faire cuire. Les munitions aussi baissent, et il faut les ménager, se servir surtout de l'arme blanche.

Cette situation n'est pas un mystère pour les assiégeants. Un jour, ils disent à Holl : « Vous n'avez plus de vivres, vous n'avez plus de poudre, le Borom-N'dar ne peut pas venir à votre secours parce qu'il n'y a pas d'eau dans le fleuve; d'ici à quelques jours nous vous aurons coupé le cou à tous ». Et tranquillement, du haut de la terrasse, Paul Holl leur répond : « Jamais un Noir n'en-

trera de force dans la maison d'un Blanc ». Le vaillant homme parlait à coup sûr, car il avait mis en réserve la poudre nécessaire pour faire sauter le fort s'il était pris d'assaut.

Le 18 juillet, après quatre-vingt-neuf jours de siège, il ne reste plus à tirer que deux coups par fusil et par canon. L'ennemi s'approche à moins de 50 mètres du fort et à moins de 25 mètres du tata des Khasso-nké.

Le matin, Paul Holl regardait de la terrasse les préparatifs de l'ennemi. C'était bien le dernier jour de Médine et de ses défenseurs. De sa longue-vue, le brave commandant fouille l'horizon, bien qu'il n'espère plus aucun secours. Un moment, il croit apercevoir quelque chose d'anormal; il regarde plus attentivement : il y a certainement quelque chose. On se bat vers les Kayes, à deux lieues de là. Il est fort ému. Serait-ce la délivrance?

Du jour où il a connu la situation de Médine, le colonel Faidherbe n'a plus eu de repos. Il lui fallait à toute force sauver le poste et la colonie, car El-hadji, vainqueur de Médine, roulerait le long du fleuve comme une avalanche, entraînerait avec lui toutes les populations, tomberait sur nous avec une force irrésistible et nous jetterait à la mer. Par un hasard providentiel, le fleuve subit une petite crue. Le colonel s'embarque immédiatement avec les troupes qu'il a pu réunir. Avec une incroyable énergie, et admirablement secondé par les officiers de marine, il franchit tous les obstacles et arrive devant les Kayes le 18 juillet. Ne pouvant remonter davantage, faute d'eau, il débarque, protégé par le feu des navires, avec un

obusier et 500 hommes, dont 100 Blancs. Il a donc juste le trentième des forces du prophète. Qu'importe! Il fait sonner la charge et enlève à la bayonnette les hauteurs voisines. De leur sommet, il aperçoit Médine. Son fort, encore orné du drapeau français, ne donne aucun signe de vie. Le Colonel se demande avec angoisse s'il arrive trop tard. Trop tard ou non, il se lance en avant comme une trombe, balaye tout sur son passage et tombe sur la masse des assiégeants. Ceux-ci, furieux de voir leur échapper une proie qu'ils touchent de la main, se battent en héros, ne reculent qu'au pas, faisant face, sans se presser, couvrant de leurs morts le champ de bataille, mais reculent, reculent toujours, finissent par se disloquer et se mettre en pleine déroute.

Au commencement de l'année 1889, le général Faidherbe, recueillant ses souvenirs, a donné, dans son grand ouvrage sur le Sénégal, le nom de tous les officiers qui ont pris part à la délivrance de Médine. C'était une bonne pensée, car ces vaillants hommes ont écrit, de la pointe de leur épée, l'une des plus glorieuses pages de notre histoire militaire.

On ne lit pas, sans une émotion patriotique, le simple récit du Général. Nous sentons que le cœur lui battait fort quand il revit en esprit ses héroïques compagnons d'armes chassant devant eux les 15 000 fanatiques soldats du prophète; quand il revit le commandant Paul Holl, ses quelques soldats et les 6 000 Khasso-nké de Sambala se jeter dans les bras de leurs libérateurs.

Cinq jours après, le colonel Faidherbe inflige à l'hadji

Omar une nouvelle défaite, puis, il anéantit un à un tous les postes qui tiennent encore pour lui.

Dès la fin d'août, non d'ailleurs sans de rudes combats, il a débarrassé des bandes d'Omar le Bondou et le Khasso; nos postes, complètement dégagés, respirent à l'aise, et le prophète est en pleine déroute, à la grande mortification de ceux qui croient à son pouvoir surnaturel.

Cependant, il continue ses prédications et, dès avril 1857, ses partisans relèvent partout la tête. Nous avons contre nous tous les Noirs musulmans et même, un peu malgré eux, les Noirs non musulmans du haut pays. Nous avons aussi pour ennemis les basses eaux, les inondations, les pluies torrentielles, d'insupportables chaleurs, un soleil qui tue en quelques heures, enfin la bravoure de populations qui mettent en ligne jusqu'à deux et quatre mille hommes. Dans le même temps, les Ouolof et les Serrères du bas du fleuve et les Djola de la Basse-Casamance croient le moment venu de se révolter et se révoltent.

Le colonel Faidherbe fait face à tout, combat partout victorieusement. Le prophète voit que la Sénégambie est définitivement perdue pour lui, qu'il s'use en vains efforts, et, en février 1859, il s'enfonce dans l'est d'où il ne reviendra jamais plus.

Tandis que son étoile s'évanouit sur les rives du Niger, celle d'un autre prophète monte à l'horizon de Saint-Louis. Maba, prophète comme l'hadji Omar, prêche la guerre sainte et réunit contre nous des forces nombreuses. Il est brave, habile, et sait parfaitement choisir ses

positions de combat. Pendant six ans, il nous disputera le terrain, nous forcera de mettre sur pied des forces considérables. La guerre, avec lui, n'a pris fin que le 18 juillet 1867, au combat de Somb, où il fut tué avec son fils, son neveu et ses principaux officiers.

Il avait pris contact avec nous, en octobre 1862, au poste de Kaolak, sur le Saloum, et son début n'avait pas été heureux. L'attaque, menée avec vigueur, dura vingt-quatre heures et se termina par la retraite de Maba qui laissa sur le terrain, autour du poste, plus de 300 morts.

Combien Kaolak avait-il de défenseurs? Douze, tous soldats d'infanterie de marine, commandés par le sergent Burg!

Voilà, Messieurs, ce que peuvent faire treize hommes qui n'ont pas froid au cœur et ne doutent ni ne désespèrent.

Ces guerres longues et pénibles, si glorieuses et si peu connues, ont eu pour résultat l'établissement de notre puissance et l'acquisition d'une partie du sol. « Humbles et méprisés auparavant, dit le Général, nous pouvions alors parler en maîtres et faire respecter nos décisions; le commerce, libre d'entraves, disposait déjà d'un vaste champ d'action ».

Je ne puis entrer dans le détail de ces guerres, dont le théâtre s'étendait de Saint-Louis à Médine et à la Casamance; mais je dois remarquer qu'elles ont été conduites avec méthode et décision ; que les troupes, pleines de confiance, donnèrent constamment des preuves de bravoure, d'endurance et de solidité.

Soldats blancs, soldats noirs, volontaires de Saint-Louis sont, dans la main du Général, un instrument admirable de force, de souplesse, de docilité et d'intelligence. Officiers et soldats, entraînés d'un même élan, d'un même cœur, veulent ce qu'il veut, supportent gaîment des fatigues inouïes, portent leurs armes à trois et quatre cents lieues de Saint-Louis, surmontent tous les obstacles et ne comptent les ennemis qu'après la victoire. Les Maures, les almamys, les damels, les prophètes viennent se briser contre leurs petits détachements.

Les armes perfectionnées leur donnent un grand avantage, mais le climat, la longueur et la difficulté des marches agissent puissamment en faveur des ennemis.

Les prodigieux travaux de nos soldats rappellent les succès étourdissants de Cortez au Mexique, et de Pizarre au Pérou, mais là s'arrête la similitude.

Les *conquistadores* portaient la mort et la servitude; nos soldats brisaient les chaînes des Soudaniens, les appelaient à la civilisation, au travail libre, au bien-être.

Le général Faidherbe ne se laisse pas absorber par la guerre et poursuit activement les travaux de la paix, qui sont aussi favorables aux indigènes qu'aux colons.

Il assainit et embellit Saint-Louis, ouvre des routes, construit des ponts, des quais, des lignes télégraphiques, des écoles, des hôpitaux; il crée une banque, un musée, une imprimerie, un journal, des jardins-modèles; il fonde l'école des otages; il bâtit les forts de Matam, Saldé, Bakel, Médine sur le Sénégal; de Rufisque, Por-

tudal, Joal et autres sur la côte; il ouvre Dakar, beau port maintenant en plein développement.

Dès que la guerre fait relâche, il envoie des officiers jeunes et instruits dans toutes les directions pour étudier les pays qui peuvent avoir sur la colonie une influence plus ou moins prochaine.

Comme l'a dit M. de Freycinet, ministre de la guerre, son gouvernement du Sénégal fut une merveille de science, d'art militaire, d'organisation coloniale, d'intelligence des besoins économiques et commerciaux.

Dans cette période de sa laborieuse existence, il s'est efforcé de faire la lumière sur le Sénégal que nous ne connaissions pas du tout, et a publié, de 1859 à 1865 : *Notice sur la colonie du Sénégal; l'Avenir du Sahara et du Soudan; Un chapitre de géographie sur le nord-ouest de l'Afrique*. Mais, pour avoir une idée à peu près complète de son œuvre, il faudrait ajouter le Recueil de ses actes administratifs, qui sont plus importants encore que les combats, comme vient de l'écrire, dans une lettre que j'ai dans les mains, M. de Villenoisy, l'un de ses anciens compagnons d'armes.

Sa santé, fortement compromise, le force à demander son rappel en Algérie. Il a gouverné le Sénégal du 16 décembre 1854 au 12 juillet 1865. A son arrivée, la colonie était dans l'état le plus précaire; à son départ, elle était en pleine prospérité. Il y a quelques années, les Sénégalais lui ont élevé une statue à Saint-Louis.

La déclaration de guerre de 1870 le trouve comman-

dant la subdivision de Bône. Il demande de l'emploi dans l'armée qui doit marcher contre l'Allemagne; on lui préfère les généraux de cour, et il voit passer divisionnaires soixante généraux de brigade plus jeunes de grade que lui.

Le 18 novembre, quand il fut appelé par Gambetta, il commandait la division de Constantine. Il s'embarqua sans perdre une minute et se rendit à Tours. Sa simplicité, ses allures de savant plutôt que de soldat, son œil clair et résolu, produisirent à Tours la meilleure impression. « Celui-ci fera son devoir », dit M. Ranc, et il ne se trompait pas. Il reçut ses instructions de Gambetta et partit pour Lille le soir même.

Il y arriva le 3 décembre. A ce moment, Bazaine avait consommé sa trahison, et l'armée d'investissement de Metz, libre de ses mouvements, s'était réunie aux troupes qui cernaient Paris; la Normandie était envahie, bientôt Rouen devait être occupé et le Havre menacé.

Le général Faidherbe pense qu'une puissante diversion est nécessaire pour sauver notre grand port de commerce du nord, et dès le 8, cinq jours après son arrivée, il commence ses opérations.

Son corps d'armée, rapidement reformé par le général Farre, après la bataille d'Amiens, se composait de trois divisions qui comptaient 30 000 combattants et 60 canons. Les combattants étaient, pour un tiers, des soldats échappés de Sedan et d'Allemagne, pour un tiers des mobiles, pour un tiers des mobilisés. Ils étaient mal vêtus, mal chaussés, armés en partie de fusils d'ancien

modèle. Mais le Général leur apporte un nom, une force, un souffle patriotique, les remplit de confiance et d'espoir.

Le 9, le général Lecomte reprend le Ham.

Les Allemands, qui croyaient avoir détruit l'armée du Nord, sont mis en émoi par la présence du général Faidherbe sous les murs de la Fère, et rappellent de Normandie le 8e corps. En se tournant contre lui, le général Manteuffel évacuait Dieppe et abandonnait son projet sur le Havre.

« Le but que se proposait le général Faidherbe allait donc être atteint. Il s'agissait alors, dit-il, de se préparer à la lutte contre les forces qu'on appelait à soi ».

Le Général marche sur Amiens. A son approche, la ville est évacuée, mais le commandant prussien de la citadelle déclare que l'entrée des Français dans cette ville sera le signal d'un bombardement à outrance.

Le Général, ne pouvant immobiliser ses forces autour de la citadelle et faire face en même temps à l'armée qui s'avance sur lui, va prendre position autour de Pont-Noyelles. Il est à peine installé dans ses cantonnements, que 2 000 Prussiens se présentent devant Querrieux. Deux bataillons se portent à leur rencontre et les chassent vigoureusement.

Le 23 décembre, dès le matin, la bataille s'engage sur toute la ligne. Elle est acharnée de part et d'autre. Des villages sont pris et repris. Nous enlevons les positions ennemies sur la droite; sur la gauche nous fléchissons. A la nuit les Français sont maîtres du champ de bataille et y couchent.

La nuit est très obscure, le froid de 7 à 8 degrés au-dessous de 0; le bois manque pour faire du feu, et nos pauvres soldats ont, pour toute nourriture, du pain gelé. Mais d'avoir battu les Prussiens cela les réchauffe et ils supportent aussi vaillamment le froid de la nuit que le feu de l'ennemi.

Le lendemain, le Général marche sur Arras pour éviter le contact de l'ennemi, faire reposer ses troupes et les raffermir.

Le 2 janvier, il les ramène au feu. La 2e division chasse d'Achiet-le-Grand, puis de Bihucourt, 2 000 Prussiens. La 1re division attaque Behagnies sans succès; mais pendant la nuit elle le rend intenable et force les Allemands à l'évacuer.

Le 3, les deux armées sont en présence autour de Bapeaume. Le colonel du génie, de Villenoisy, attaché à l'état-major, dit que « l'ennemi fut mis en pleine retraite derrière la Somme », mais que le général Faidherbe ne crut pas pouvoir poursuivre ses succès. S'il avait eu de vieilles troupes, se sentant bien les coudes!... Il n'avait, au contraire, que des soldats de quelques mois, qu'il fallait ménager, reformer après chaque bataille, faire à la fatigue, au froid, à la musique des balles et des obus.

Les Allemands ont contesté leur défaite de Bapeaume. Alors pourquoi le général von Goben a-t-il demandé, aux chefs de corps, la liste des officiers *qui ont fui* pour les faire casser immédiatement? Pourquoi, dans la nuit, les Prussiens ont-ils évacué Bapeaume?

Le lendemain, ils envoient en reconnaissance deux

escadrons de cuirassiers blancs, qui ont l'idée d'attaquer l'arrière-garde de l'une des brigades de la division Bessol. Les chasseurs à pied qui forment cette arrière-garde laissent les cuirassiers blancs s'approcher jusqu'à 50 mètres et font feu. L'un des deux escadrons tourne bride et se sauve au plus vite; l'autre, presque tout entier, reste sur le terrain.

Le 14 janvier, le général Faidherbe est informé, par télégramme de M. de Freycinet, que Paris va faire un suprême effort et que le moment est venu d'agir vigoureusement.

« Le général Faidherbe (c'est lui qui parle), convaincu de cette nécessité, crut qu'il arriverait à ce but en se dérobant à l'armée qui était devant lui par quelques marches forcées vers l'est et le sud-est, de manière à arriver rapidement au sud de Saint-Quentin, menaçant ainsi la ligne de la Fère, Chauny, Noyon et Compiègne. Il était sûr d'avoir bientôt affaire à des forces considérables, mais le moment de se dévouer était venu et il pouvait espérer d'avoir le temps, lorsqu'il se verrait menacé par des forces supérieures, de se rabattre vers le nord en les attirant à lui, et d'aller les attendre sous la protection des places fortes de Cambrai, Bouchain, Douai et même Valenciennes, où il pourrait leur tenir tête, quel que fût leur nombre, si elles osaient l'attaquer ».

Le 18, les Allemands, en force à Vermand, ne peuvent empêcher le mouvement des Français sur Saint-Quentin.

Le lendemain, 19, jour de la bataille de Montretout, l'ennemi a réuni des forces imposantes devant le général Fai-

dherbe, et tant que dura la bataille il reçut des renforts de Paris, Rouen, Amiens, Péronne, le Ham, Laon, la Fère et Beauvais. La lutte a été vaillamment et habilement soutenue. Notre artillerie a été superbe de précision et de rapidité. Nos jeunes soldats ont courageusement combattu pied contre pied. Les Allemands ont eu 5 000 morts et nous 3 000, « parce que nos coups portaient sur des masses doubles des nôtres ». Il fallut enfin céder au nombre, aux troupes fraîches qui arrivaient, d'heure en heure, de tous côtés.

Notre armée se retire, sans être inquiétée, sur Cambrai, Douai, Valenciennes, Arras et Lille où elle prend ses cantonnements et se reforme une troisième fois.

Le 29 janvier, quand fut proclamé l'armistice, elle était prête à rentrer en ligne ; douze jours plus tard, son effectif était presque égal à celui qu'elle avait à Saint-Quentin.

Ainsi, cette armée du Nord, après avoir livré, en deux mois, quatre batailles et plusieurs combats, après avoir fait subir à l'ennemi des pertes que l'on ne peut évaluer à moins de 15 000 hommes, se retrouvait, au bout de vingt jours, aussi nombreuse et plus aguerrie que jamais. « Les Prussiens, dit le Général, ont trouvé dans de jeunes soldats, à peine habillés, et dans des gardes nationaux des adversaires capables de les vaincre ».

La paix faite, la carrière militaire du général Faidherbe était terminée. Comme Chanzy, Farre, Jauréguiberry, Jaurès, Lecointe, il n'a pas désespéré de la patrie; avec eux, il en a sauvé l'honneur et relevé le

prestige. Nous devons à ces grands citoyens une éternelle reconnaissance.

Les départements du nord ont envoyé le général Faidherbe à l'Assemblée nationale, puis au Sénat. L'Institut l'a reçu en 1884. Lille, sa ville natale, après lui avoir fait de splendides funérailles, lui a élevé une statue.

En 1879, il était nommé grand chancelier de la Légion d'honneur. Jamais cette haute situation n'a été remplie avec plus de tact, de grandeur et d'autorité.

Malgré ses souffrances, il ne cessait pas de travailler. Depuis 1871, il a publié : *Bases d'un projet de réorganisation d'une armée nationale; la Campagne de l'armée du Nord; la Collection complète des inscriptions numidiques* (lybiques) *avec des aperçus ethnographiques; l'Epigraphie phénicienne; Essais sur la grammaire poul*, grammaire et vocabulaire; *le Zenega des tribus sénégalaises, étude sur la langue berbère;* en 1885, *les Annales sénégalaises*; en 1886, *les Langues sénégalaises*, comprenant : le *Wolof*, l'*arabe Hassama*, le *Soninké* et le *Serère;* en 1889, *le Sénégal, la France dans l'Afrique occidentale.*

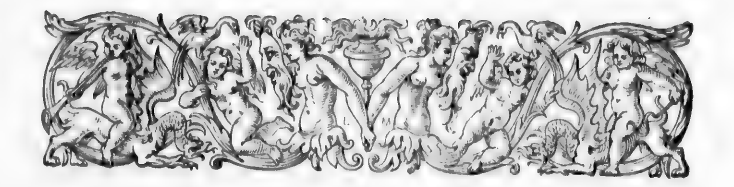
Il a donc donné au pays sa vie tout entière, et l'avenir, comme le présent, ratifiera ces belles paroles de M. de Freycinet, qui l'a connu aux jours d'épreuve.

« Avec Faidherbe disparaît un des plus nobles modèles des vertus civiques et guerrières. Comme citoyen et comme soldat, il a montré ce que valent la fidélité aux principes, l'attachement à la foi politique, le respect de la discipline, le culte de l'honneur. Sa vie austère et sans

tache est un mâle enseignement pour les générations qui suivront. En même temps que sa mort nous remplit de deuil, elle nous laisse l'espérance ; car de tels exemples, dans un peuple comme le nôtre, ne peuvent pas être perdus. Pour nous, qui avons connu Faidherbe, qui l'avons approché, qui l'avons vu aux heures tragiques, nous avons le droit de dire qu'il honore à la fois l'armée, la France et la République. La patrie reconnaissante gardera à jamais son souvenir. »

Veuillez me permettre un dernier mot : j'acquitte ici une dette de reconnaissance, car je regarde comme mon plus beau titre d'avoir été honoré de l'amitié de l'illustre général Faidherbe.

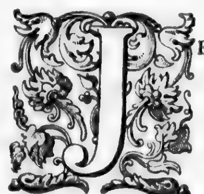




LES TROIS PROPHÈTES

(Le Mahdi, Gordon et Arabi)

PAGE DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE [1]



Je tiens de mon ami, M. Chaillé-Long, colonel de l'état-major égyptien, tous mes renseignements sur les prophètes africains Mohammed-Achmed El-Mahdi, Gordon et Arabi.

Veuillez donc me permettre de vous dire quelques mots de cet officier supérieur pour vous donner l'assurance que je ne pouvais puiser à meilleure source.

[1] Chaillé-Long-Bey, *Les Trois Prophètes : Le Mahdi — Gordon — Arabi*, traduction et appendice de A.-O. Munro ; Paris, Dentu, 1886. L'éditeur devrait faire faire une nouvelle traduction de ce livre. Celle de M. Munro, à dire vrai, fait le désespoir du colonel Chaillé-Long.

Le colonel Chaillé-Long est américain, mais sa famille est originaire du Poitou.

Pierre Chaillé, son ancêtre, fut chassé de France, comme tant d'autres, par la révocation de l'édit de Nantes.

Le gouvernement du roi très chrétien lui offrit de reprendre sa place au foyer national et de rentrer en possession de ses biens, mais à condition d'embrasser la religion catholique, apostolique et romaine.

Le roi, sa cour et son clergé croyaient sans doute que la foi religieuse avait au fond peu d'importance, qu'on pouvait la sacrifier aux intérêts temporels et faire ce que le spirituel Henri IV appelait le « saut périlleux ».

Le bonhomme Chaillé refusa le présent. Plus noble que le roi, sa cour et son clergé, il sacrifia sa fortune à sa conscience.

Après quelques années de séjour en Angleterre, il alla planter sa tente dans les États-Unis de l'Amérique du Nord.

Comme tant d'autres familles américaines et canadiennes, les Chaillé ont gardé au fond du cœur l'amour de la patrie française.

Le colonel Chaillé-Long a ainsi reçu de ses ancêtres le caractère, la tournure d'esprit et le culte de son pays d'origine.

Ce brillant officier est entré, en 1870, avec le grade de lieutenant-colonel, au service de l'Égypte. Par sa bravoure et ses glorieux travaux, il a conquis les épaulettes

de colonel, le titre de bey et la croix de commandeur du Medjidieh.

Emule de Speke et de Baker, il a eu l'honneur de compléter la découverte des sources du Nil, de résoudre enfin ce problème géographique qui, depuis la plus haute antiquité, préoccupait les savants.

Il a servi au Caire, dans le Soudan, à Alexandrie; il a été mêlé aux évènements; il a vu de près le Mahdi, Gordon et Arabi, les trois prophètes, les trois mauvais génies qui ont donné l'Égypte en pâture à l'Angleterre.

Au moment où Chaillé-Long arriva à Khartoum, le Mahdi venait d'en partir. Le saint homme était connu dans cette ville sous le nom de Mohammed-Achmed. Il était employé dans une maison qui réunissait le commerce de l'ivoire à celui des esclaves.

Il est né, dit-on, en 1842, à Khanag, dans le Dongola.

Il est grand, mince, couleur *café au lait;* ses joues sont incisées des cicatrices parallèles qui sont la marque caractéristique de sa nation. Son costume consiste en une longue robe blanche retenue à la taille par une ceinture verte. Il se coiffe d'un petit bonnet blanc et se chausse de sandales de bois. A son cou pend un chapelet composé de 99 grains, nombre qui correspond aux principaux attributs du dieu des Musulmans.

Tout en inscrivant, pesant, comptant les blocs d'ivoire et les têtes d'esclaves, il médite sur le koran. Sa ferveur édifie son entourage, sa renommée grandit, se répand au loin : un beau jour, en 1868, à Khartoum, il reçoit, des

puissantes congrégations islamites de l'Égypte, la consécration religieuse.

Il se retire alors du monde pour se livrer en paix à ses contemplations, à ses méditations, à ses prières, et choisit pour lieu de retraite Abba, petite île du Bahr-el-Abiad (Nil blanc).

Les Arabes Bagarrah s'établissent sur les deux rives du fleuve. Bientôt ils ont en vénération le saint ermite et proclament avec enthousiasme ses étonnantes vertus.

Sid-es-Senoussi, chef d'une grande congrégation, convaincu que Mohammel-Achmed est un prédestiné, donne mission aux Bagarrah de conférer avec lui.

Ils se rendent à son ermitage. Naturellement ils le trouvent en prière et tellement absorbé qu'il ne les a ni vus ni entendus.

Le chef de la députation lui touche respectueusement l'épaule du bout du doigt et lui dit : « Sid-es-Senoussi m'ordonne de vous apprendre que vous êtes appelé à commander l'armée ». Après un silence solennel, Mohammed répond qu'il est complètement détaché des choses terrestres et qu'il a fait vœu de vivre loin des vanités du monde..... à moins, ajoute-t-il prudemment, que Dieu n'en ordonne autrement. — « Mais c'est Dieu qui l'ordonne », reprend l'orateur d'un ton triomphant. « Tu es celui que Dieu a choisi entre tous les autres ; Sid-es-Senoussi le sait bien, il en a eu la révélation et t'a déclaré *Mahdime le sublime*. Tu ne peux pas, par excès de modestie, refuser les destins qu'Allah te réserves ».

Les autres députés applaudissent. Mohammed se lève

alors, saisit le sabre qu'on lui présente et le brandit en s'écriant : « Gloire à Dieu ! »

Le Mahdi n'est pas le premier venu. Il est fort intelligent au contraire. Il sait ce qu'il veut et connaît parfaitement son terrain.

L'oriental n'a pas le sens du mot « patrie ». Il a pour les chrétiens une haine féroce. Les congrégations religieuses de l'Algérie et de l'Égypte, qui sont immensément riches, chauffent à blanc, par des hommes pleins d'ardeur, le fanatisme des Musulmans, et font annoncer aux fidèles l'empire du monde promis par le Koran.

C'est donc sur le fanatisme que le Mahdi va s'appuyer. Il en joue en artiste, assuré d'ailleurs qu'il ne manquera pas plus d'argent que de matière fanatique.

En 1883, il lance cette proclamation, après bien d'autres, car depuis deux ans, il tenait la campagne :

« Allah promet à Mohammed de faire conserver sa sainte loi et sa religion divine par les hommes que les délices de la terre n'empêchent pas de se battre pour sa foi. Le Prophète même a dit à son peuple :

« Il y aura des Mahdis qui dépenseront leurs biens et
» sacrifieront leur vie pour la défense de l'islamisme,
» afin de se présenter devant Allah teints de leur sang
» versé pour sa cause.

» Levez haut vos têtes, lancez-vous comme la foudre
» sur les envahisseurs de votre patrie. Allah vous don-
» nera la victoire. Les martyrs auront un paradis aussi
» vaste que le ciel et la terre ».

L'année suivante, en 1884, il parle moins de son dieu qui a besoin, pour vivre, d'être défendu par les hommes, et entre un peu plus avant dans les affaires humaines.

« Je sais, dit-il à un notable de Khartoum, que l'Angleterre envoie Gordon avec 500 000 talaris pour acheter mes alliés. Je jure par Allah que s'il tombe entre mes mains, je ferai distribuer cet argent aux pauvres Musulmans qui se battent pour la patrie.

» Quant aux troupes anglaises, la chaleur les fera fondre et le simoun les emportera.

» Pour moi, si je ne suis pas vainqueur, je chercherai la mort sur le champ de bataille ».

Dès sa prise d'armes, le gouverneur général du Soudan égyptien lui envoie une protestation qui reste sans effet. Il lui donne l'ordre de licencier ses troupes et sans plus de succès.

Il envoie de petites armées, et le Mahdi les taille en pièces.

En 1883, El-Obeïd, capitale du Kordofan, tombe au pouvoir du Mahdi qui, de ce poste, menace l'Égypte même.

Il défait successivement Raouf-Pacha et Abd-el-Kader-Pacha.

Hicks-Pacha marche contre lui avec 10 000 hommes d'excellentes troupes : personne ne revient pour raconter la défaite.

Le 26 janvier 1885, le Mahdi prend Khartoum et tue le général Gordon. Il est ainsi presque seul maître du Soudan oriental.

Que va-t-il faire maintenant? Il nous l'apprend lui-même dans une proclamation qu'il lance peu après sa victoire sur le général anglo-égyptien :

« J'atteste devant Allah et son Prophète, dit-il, que j'ai pris le sabre, non pour fonder un royaume terrestre ou ramasser des richesses, mais afin d'aider et de consoler les croyants de l'esclavage que leur font subir les infidèles, et pour rétablir l'empire des Musulmans dans son ancienne splendeur.

» Je suis donc décidé à porter ce sabre de Khartoum à Berber. Ensuite j'irai au Dongola, au Caire et à Alexandrie en rétablissant la loi et le gouvernement musulmans dans toutes les villes.

» De l'Égypte, je me dirigerai vers la terre du Prophète, afin d'en chasser les Turcs, dont le gouvernement n'est pas meilleur que celui des infidèles, et je rendrai à l'Islam la terre d'Arabie avec les deux cités saintes.

» Fils d'Ismaël, vous pouvez vous attendre à me voir bientôt au milieu de vous, armé du sabre de la foi ».

Laissons-le sur ce belliqueux programme et arrivons à Gordon-Pacha, qui, lui aussi, se dit prophète.

Gordon était dévôt, missionnaire et soldat. C'était un être fort complexe, capable de beaucoup de mal et de beaucoup de bien.

Il traite avec mépris ses égaux et affecte de la sympathie ou de la pitié pour ses inférieurs. Il est violent, prodigue de coups de pied; avec cela, homme d'esprit,

d'énergie, d'une grande activité. Il possède un magnétisme personnel très puissant, mais il est énigmatique et plein de contradictions. Tantôt il est affable, condescendant, cordial; tantôt il est rude, grossier et malmène tout le monde. Ses plans changent, même en cours d'exécution; il n'agit correctement que dans le feu de l'enthousiasme.

Il a une ambition sans bornes et sans scrupule, mais, comme beaucoup d'autres, il jette dessus le voile de la religion. C'est en se disant « Divine figure du Nord » qu'il laisse entrevoir son rêve de royauté sur les noirs.

Au mois de février 1874, il était nommé, pour la première fois, gouverneur de l'Afrique équatoriale.

Le 20, vers minuit, Chaillé-Long reçoit un billet ainsi conçu :

« Mon cher Chaillé-Long, voulez-vous venir avec moi dans l'Afrique centrale? Venez me voir de suite.

» A vous sincèrement.

» C. G. Gordon. »

Le colonel se rend à cette invitation, est nommé chef d'état-major et part le lendemain pour le Soudan, comme nous partirions pour Dieppe ou pour Paris. Il en est très content, car son secret désir est de voir les sources du Nil.

Gordon disait alors : « Je crois que le khédive m'aime, mais il est le seul, et je ne les aime pas. — Je veux parler des fats sur les pieds desquels je marche de toutes les façons. X..., que j'ai vu à Suez, pense comme moi quant à la pourriture de l'Égypte. Tout est pour la

chair dans ce pays, et dans nul autre endroit la nature humaine ne peut être étudiée plus sûrement. Le duc de *Ceci* veut un vapeur, — disons 150 000 francs; le duc de *Cela* veut une maison, etc. Constamment le pauvre peuple travaille pour trouver cet argent ». Ces critiques sévères se rapportent au règne d'Ismaïl-Pacha et sont très justes.

Mais le dévôt ambitieux, plein de réticences, étouffe en lui l'homme de jugement et il ajoute d'un ton prophétique : « Qu'es-tu donc pour avoir peur d'un homme? Si c'est « Sa Volonté », je l'ébranlerai de quelque manière. Je ne vois pas encore comment ne pas penser que je suis égoïste. Je suis comme Moïse, qui dédaignait les richesses de l Égypte. Nous aurons un roi plus puissant que les autres, et plus de force et de richesse solide que nous n'en pourrons avoir sur cette terre. Je ne m'inclinerai pas devant Haman ».

Contre toute vraisemblance, c'est dans ce langage incohérent qu'il faut chercher la pensée de Gordon, l'idée de trahison qui déjà le hantait.

A peine en fonctions, il ébranle le gouvernement soudanien, provoque les colères de la population.

Il monopolise le commerce de l'ivoire et confisque, sans raison avouable, les biens de beaucoup de gens qui, depuis, par esprit de vengeance, prirent les armes contre l'Égypte. Cet acte inqualifiable est, selon sa propre expression : « l'œuf qu'il a déposé pour l'insurrection du Soudan. »

Plus tard, il dit avec cynisme : « C'est moi qui ai pondu l'œuf d'où est sorti le Mahdi ».

C'était avouer assez clairement qu'il trahissait le khédive et l'Égypte, qui pourtant le payaient très grassement.

En 1883, avant son second gouvernorat, Khartoum avait 30 000 habitants. Située sur la rive gauche du Bahr-el-Azrak (Nil bleu), elle était l'entrepôt des provinces environnantes. L'exportation et l'importation du Soudan s'élevaient à 100 millions de francs.

Dans son livre : *Le colonel Gordon dans l'Afrique centrale*, le prophète-gouverneur reconnaît que les provinces équatoriales avaient un revenu de 14 475 000 francs. En 1879, après cinq ans d'administration, il accuse un déficit annuel de 2 725 000 francs et une dette de 7 500 000 francs.

Cette situation était le résultat d'une désorganisation et d'une gaspillage systématiques. C'est pour l'atteindre qu'il voulut à toute force avoir dans les mains les troupes et les finances.

Si l'on soulevait un coin du voile, on verrait que le gouvernement anglais inspirait Gordon. Il espérait que, séparé de l'Égypte, le Soudan passerait sûrement sous le protectorat de la Grande-Bretagne. Il comptait sans le Mahdi ou croyait que Gordon s'en rendrait maître facilement. Tout en pensant beaucoup plus à ses intérêts personnels qu'à ceux de son pays, Gordon suivait la voie indiquée. Il dépense deux millions et demi de francs du trésor égyptien pour persuader au Mahdi qu'il doit se

contenter de l'émirat du Kordofan. Le Mahdi prend l'argent et se moque du gouverneur général.

Le 24 avril 1874, au lendemain de son arrivée dans son gouvernement, il laisse le colonel Chaillé-Long partir de Gondokoro pour l'Uganda avec mission de placer le roi M'Tessa sous le protectorat du khédive. Chaillé-Long réussit et met ainsi l'Égypte en possession de tout le cours du Nil.

Poursuivant sa route au sud, il voit l'Ukéréoué-Nianza, que les Anglais appellent du nom de leur reine ; il découvre le lac Ibrahim et fixe enfin les sources du Nil. Nous savons maintenant que ce fleuve, créateur et nourricier de l'Égypte, sort des lacs Albert, Ibrahim et Ukéréoué.

De retour à Gondokoro, le 18 octobre, Gordon lui dit : « Long, vous avez fait un grand travail, vous serez un héros, je vais vous photographier. Il faut que vous alliez à Khartoum ».

Dans les courts intervalles de son séjour au camp, étant toujours allant en expédition ou en revenant, Chaillé-Long a fait une curieuse remarque.

Gordon restait parfois dans sa tente plusieurs jours de suite abîmé dans la méditation, dans la lecture de sa Bible inséparable et de son livre d'heures.

Tant que durait cette crise piétiste, il était défendu de le déranger sous aucun prétexte. Une hache et un drapeau, placés à la porte de sa tente, indiquaient que cette porte était absolument fermée pour tous. Dès que ces emblêmes étaient enlevés, Gordon reparaissait, en grande

tenue, fraîchement rasé, gai, allait trouver Chaillé-Long et lui disait familièrement : « Venez, Long, mon vieux, faisons un bon déjeuner. Un peu de cognac et d'eau de seltz, cela vous va-t-il ? »

Quand Chaillé-Long revint de son expédition chez les Makraka-Niam-Niam, Gordon l'attendait à Régaf. Là il lui proposa de se partager entre eux les provinces équatoriales, celles-mêmes dont il était gouverneur pour le compte de l'Égypte. « Prenez, lui dit-il, depuis le sud de Fatiko, je prendrai le reste. Ces peuples ne devraient appartenir ni aux Arabes, ni aux Turcs ».

— « Mon colonel, lui répond en riant Chaillé-Long, je n'ai pas l'ambition de régner sur les sauvages ; j'ai bien assez d'eux ».

— « Eh bien, réplique Gordon, nous ne pouvons plus vivre ensemble ; cela n'est pas possible. Je ne suis pas malveillant toutefois. Voici une lettre pour le khédive. Allez au Caire. J'ai demandé que vous commandiez une expédition pour ouvrir une route entre l'Océan indien et les grands lacs. La route est plus courte que par le Nil dont vous direz les difficultés au khédive ».

Cette expédition eut lieu, comme l'annonçait Gordon, et je me permettrai de vous en dire un mot.

Le 21 mars 1875, Chaillé-Long part de Khartoum et descend au Caire par le Nil. Il a ainsi vu ce fleuve depuis ses sources jusqu'à ses embouchures. Peu après, il part comme chef des forces de terre qui devaient opérer entre la mer des Indes et le Nil. Il prend possession de la côte depuis le cap Gardafui jusqu'à la rivière Juba. Au moment

où il est bien établi sur la rivière Juba, le gouvernement anglais demande impérativement le rappel de l'expédition. Il affirme que le commerce de Zanzibar est alarmé et qu'Aden est dans une grande inquiétude. Il n'y a pas un mot de vrai dans ces affirmations. C'est le ministère anglais qui est troublé, même très troublé, parce que Chaillé-Long a trouvé à Kismayu, sous la protection anglaise, *quatre cents esclaves* et qu'il les a délivrés; parce que, le même Chaillé-Long était en voie d'ouvrir le Somal au commerce égyptien.

En 1879, toute l'Égypte savait que Gordon avait systématiquement ruiné les provinces équatoriales, « pondu » l'insurrection et « couvé le Mahdi ». Le gouvernement désira connaître la situation financière, mais Gordon repoussa, en termes insultants, l'intervention du contrôleur anglo-égyptien. Le représentant de l'Angleterre le fait rappeler.

Gordon ne considère pas la partie comme perdue, mais ses idées varient singulièrement. Il écrit un jour dans *le Times* : « J'ai toujours conseillé l'évacuation du Soudan ». Une autre fois il dit : « L'évacuation du Soudan ne peut être justifiée au point de vue de la défense du territoire égyptien ».

Le gouvernement, séduit sans doute par un autre langage, obtient enfin sa réintégration avec le grade de général.

Officiellement, il s'agit d'une œuvre humanitaire, de la délivrance de Khartoum..... « s'il en est encore temps ». Veuillez noter qu'en 1883, au moment où ces

généreux sentiments se faisaient jour en Angleterre, Khartoum ne courait aucun danger, le cours du Nil était libre et la garnison pouvait descendre au Caire sans rencontrer un seul madhiste. Gordon délivrera Khartoum, qui n'a pas besoin de lui, comme Stanley a retrouvé Livingstone, qui n'a jamais été perdu, et sauvé Emin-Pacha, qui ne demandait pas à être sauvé.

Au Caire, en allant prendre son commandement, il déclare que l'Angleterre ne peut se charger de l'occupation du Soudan et qu'il faut l'abandonner.

— « Abandonné à qui? » lui demande-t-on.

— « Qui sait? A Dieu. Croyez-vous que le Mahdi et ses cheikhs puissent constituer un gouvernement sérieux? Je sais ce que vous direz. Croyez-moi, je ne puis rien faire. Je ne crois pas que vous me demandiez de reconquérir le Soudan *pour le rendre à ceux qui l'ont perdu*.

» Ecoutez, le Soudan est une belle femme qui s'est donnée à l'Égypte. Maintenant elle demande le divorce, comment le refuserez-vous? »

Cela me semble de l'impudence, car si le Soudan est perdu pour l'Égypte, c'est parce que lui, Gordon, « la divine figure du Nord », l'a voulu. C'est pour terminer son œuvre de décomposition qu'il retourne à Khartoum. Gladstone l'a dit nettement à la Chambre des communes. Laissons la parole au « grand vieillard » :

« Le général Gordon, dit-il, n'est pas allé reconquérir le Soudan, ni persuader à ses chefs, sultans à la tête de leurs troupes, de se soumettre au gouvernement égyptien. Il n'est pas parti pour de tels motifs, mais dans le double

but de faire évacuer la contrée, en expulsant les garnisons égyptiennes, et de la reconstituer en rendant à ses sultans le pouvoir de leurs ancêtres, aboli durant la période de l'occupation égyptienne. Nous sommes opposés, je puis dire que nous sommes résolus, à ne rien faire qui puisse empêcher ce plan de pacification, le seul qui promette une solution satisfaisante des difficultés soudanaises, puisqu'il délivre le pays de la garnison et le constitue sur les vieilles bases des privilèges locaux ».

Bien que tortueux et diplomatique, ce langage est d'une clarté parfaite. Traduit en français il veut dire : « La Grande-Bretagne veut séparer le Soudan de l'Égypte pour s'en emparer plus facilement ».

En 1883, l'Angleterre envoie en Égypte lord Dufferin.

Malgré le firman qui interdit au Khédive l'abandon d'une partie quelconque du territoire, l'agent anglais recule jusqu'à Ouâdi-Halfa les limites de l'Égypte, abandonnant ainsi les vastes contrées qui s'étendent jusqu'aux sources du Nil, jusqu'à l'Ouganda, annexé par le colonel Chaillé-Long. Ces pays, voyez-vous, étaient un boulet au pied de l'Égypte ; *per contrà*, ils faisaient très bien l'affaire de la loyale Angleterre. Le noble lord était de si bonne foi, que des ingénieurs anglais, appelés par lui, attendaient, dans son antichambre, la concession d'un chemin de fer de Saouâkim à Berber.

Dès cette époque le colonel Chaillé-Long tenait en suspicion lord Dufferin. Il avait tort. Ce seigneur représentait admirablement le cynisme infini du loup-cervier britannique.

L'Angleterre envoie Gordon au Soudan, aux frais de l'Égypte, pour que Gordon trahisse l'Égypte Gordon accepte, mais il se promet à lui-même de prendre surtout conseil de ses propres intérêts.

Il part du Caire le 18 février 1884.

La première chose qu'il fait en arrivant à Khartoum, c'est de brûler le grand livre des impôts et de donner quittance de toutes les sommes dues au Trésor public. La seconde chose qu'il fait c'est de rétablir le commerce des esclaves.

Cette étrange décision a causé dans le monde civilisé un étonnement douloureux. L'Angleterre rétablir l'esclavage! C'est à n'y pas croire. Il faut y croire cependant, puisque Gordon « la divine figure du Nord » a trouvé des défenseurs dans son pays. « Comment! dit *le Times*, le grand journal de Londres, des esprits arriérés osent blâmer le héros Gordon! Ils ne savent donc pas que l'esclavage existe en Orient depuis le temps d'Abraham? Ils ne savent donc pas que l'esclavage au Soudan n'est pas le même que dans les plantations du Sud? »

Oui *Times*, très subtil et très pudique, les esprits arriérés savent cela; mais ils savent aussi que l'esclavage est une monstruosité; que pour avoir un esclave on tue cinquante hommes; que l'esclavage et le fanatisme sont les seuls obstacles à la civilisation du continent africain; ils savent aussi, ne vous déplaise, que sous sa philanthropie officielle, la pieuse, la sage, la généreuse Albion est la protectrice de l'esclavage.

Revenons à Gordon. Il me semble manquer de perspi-

cacité. Il regarde le Mahdi comme lui étant inférieur et croit qu'il pourra, sans grand effort, s'en faire un instrument de domination.

Dans cet état d'esprit, il envoie au Mahdi 250 000 francs et une caisse de savon avec une note dont voici le sens : « l'argent est pour subvenir à tes besoins ; le savon est pour te débarbouiller ».

Le Mahdi, qui recevait des confréries religieuses autant d'argent qu'il en voulait, sentit parfaitement l'injure et se promit de s'en souvenir en temps opportun.

Puis, avec cette majestueuse lenteur qui caractérise les Orientaux, il continue sa marche victorieuse vers le nord.

Bientôt Gordon est cerné dans Khartoum, dans l'impossibilité d'opérer sa retraite. Gordon tend les bras vers l'Angleterre. L'Angleterre fait de beaux discours, compte, tourne, retourne ses chiffres et ses plans de campagne. Le Mahdi avance toujours, et quand les troupes de secours se mettent en marche, elles apprennent que Khartoum est pris et Gordon massacré.

L'Égypte perd les provinces équatoriales qui lui donnaient ses limites naturelles et tout le cours du Nil.

L'Angleterre pousse des gémissements à fendre l'âme, transforme en héros, en martyr, son général Gordon.

A son aise. L'histoire dira qu'il a trahi l'Égypte.

Longtemps avant la mort de Gordon et le triomphe du Mahdi, un troisième prophète surgissait au Caire. C'est Ahmed-Arabi-el-Housseini.

Arabi dit qu'il est « descendant du prophète Mahomet ». La vérité est que ses ancêtres étaient de pauvres fellahs.

Il est grand, gros, lourd. Il porte le fez rejeté en arrière. Son teint est d'un jaune sale, sa tête un peu pointue et sa bouche grande. Ses lèvres épaisses murmurent toujours des versets du koran, et constamment ses doigts égrènent un chapelet. Quand il ne parle pas, il garde les yeux fermés ; il ne les ouvre que par intervalles avec le blanc retourné, ce qui produit une impression de fanatisme et d'hypocrisie. Hors du koran, il ne sait absolument rien.

Mais nous savons que cet homme de si grande piété, que ce héros du « parti national », était un pantin dans la main des Anglais.

Le khédive Ismaïl, par l'abus qu'il faisait du pouvoir absolu, faisait le jeu d'Arabi Pacha et des Anglais.

Les représentants de la France et de l'Angleterre le font déposer, et le 26 juin 1879, le canon de la citadelle annonce l'avènement de Méhémet Tewfik, le précédent khédive. Or, Ismaïl, plus dévoué à la France, était un obstacle aux projets de l'Angleterre, et, en souscrivant à sa déposition, nous avons travaillé pour notre ennemi.

Il y avait une autre cause de décomposition, cause d'autant plus grave qu'elle est permanente : je veux parler du fanatisme.

Le fellah est cultivateur patient et « puiseur d'eau ». Il a peu d'ambition. Il est heureux s'il peut se faire faire un tombeau pour recevoir sa momie et celle de sa femme,

car il ne veut pas quitter sa femme, même dans l'autre monde.

Successivement sous le fouet des Hycksos, des Perses, des Grecs, des Romains, des Arabes et des Turcs, il n'a jamais eu d'existence nationale, il ne comprend, pas plus que le noir, le sens du mot *patrie*. Par contre, travaillé de sa naissance à sa mort par les prêtres et les moines musulmans, il est fanatique comme le noir, et le chrétien lui inspire une haine à mort.

Arabi connaît ce côté faible du caractère égyptien et se propose de l'exploiter.

Il prêche la formation d'un « parti national » et veut « l'Égypte aux Égyptiens ». Cela revient à dire qu'il stimule la haine des Européens. Un de mes amis, qui revient d'un voyage en Égypte, m'assure qu'Arabi haïssait les Anglais de toute la puissance de son âme, tandis qu'il aimait les Français et disait combattre pour eux. C'est possible, mais il n'était pas de force à tenir les fils d'une pareille intrigue et il employait des moyens que la France devait réprouver.

Quant au fellah, il n'y voyait pas tant de finesse outre, le pauvre homme, qu'il avait tout à perdre et qu'il a tout perdu au mouvement arabiste. La France et l'Angleterre lui avaient fait obtenir la suppression des taxes vexatoires, l'abolition de la corvée ainsi que du fouet, la réglementation du service militaire. Pour la première fois, depuis l'origine de l'histoire, il était libre et citoyen. Que pouvait lui donner le « parti national », qui se résumait dans le triomphe du fanatisme, l'assouvissement

de la haine pour le chrétien et l'expulsion des Européens? La guerre d'abord, la misère et la servitude ensuite.

Arabi ne comprenait pas cela et prêchait : « Nous sommes tous frères; Dieu est l'architecte de l'univers; l'homme est le roi de la création; le paon de la vanité ne flottera jamais sur ma tête ». Comme vous le voyez, il ne se mettait pas en frais d'imagination.

En même temps, avec l'aide de ses amis, il organise des conciliabules militaires, il agite l'armée, l'exerce à la révolte et se fait pousser au ministère de la guerre.

Aussitôt en possession du portefeuille, il donne de l'avancement à tous ses acolytes, il fait des nominations scandaleuses et même ridicules.

Il assure d'ailleurs que Mahomet lui est apparu et lui a dit : « Tu es le *Sublime* ».

Son propre palais est en réalité le siège du gouvernement. Arabi est le soleil levant, le distributeur des grâces et des faveurs. Près de lui accourent les flatteurs, les flagorneurs, les quémandeurs, les trembleurs, toute la turbe avide de jouissances, qui n'a d'espoir que dans une pêche en eau trouble.

Ce n'est là toutefois qu'un état-major, un état-major dévoué, prêt à chanter, tout bas sur la borne ou tout haut sur les toits, les louanges du prophète Arabi; mais cela ne suffit pas. Le maître veut la foule, et pour la conquérir, il ne craindra pas de donner de sa personne. Par malheur, il manque d'imagination et réédite des sottises vieilles et ridicules, cependant bonnes encore pour l'Égypte. Fréquemment, il arrête toute affaire,

retire ses chaussures et se met en prière. Devant cette comédie burlesque, tout son entourage tombe en admiration.

Un jour qu'il se promenait, précédé, entouré, suivi d'un grand nombre d'officiers, de fellahs, de saïs, d'agents de police et d'âniers, il s'arrête, lève les yeux et les mains au ciel, et s'écrie d'un air inspiré : « Mon arme est là! » On fouille, et, en effet. on trouve un fusil. Le miracle est public, bien constaté. Un fusil apporté du ciel! Une manifestation divine en faveur d'Arabi! C'était admirable, édifiant.

Mais ce fusil, portant la marque de *Remington*, les mécréants se sont demandés si l'armurier américain avait une succursale dans le paradis de Mahomet. Arabi ne s'est pas troublé pour si peu. Il savait qu'une sottise bien semée fructifie toujours.

D'ailleurs, à son nom, tout le Caire tremble, même ses collègues du ministère, même les officiers de son escorte. Quant à la sécurité du khédive, le ministère ne veut pas en répondre et il a pour cela ses raisons.

Les consuls de France et d'Angleterre demandent la démission du ministère et l'exil d'Arabi. Le ministère se soumet; Arabi, au contraire, se déclare chef de l'armée et du « parti national ».

Le lendemain, les principaux cheikhs de l'Islam, les ulémas, le patriarche, le grand rabbin, viennent supplier le khédive de rappeler Arabi au ministère. Le khédive refuse formellement. Ils lui déclarent que le prophète

leur a promis, s'ils ne réussissaient pas, de les faire assassiner.

Tewfik cède. Arabi, alors seul ministre, seul maître, donne l'ordre à la garde du palais de tirer sur le khédive s'il tente de sortir.

Voici venir les beaux jours. Les prédications d'Arabi commencent à produire leur effet. Dans les campagnes, les débiteurs maltraitent et pillent leurs créanciers. Au Caire, les Européens sont insultés, menacés. A toute occasion, les décrotteurs, les âniers, les saïs crient à tue-tête, en gesticulant fort : « A bas les chrétiens! Les chiens de chrétiens! A bas les Européens! »

Le public est consterné. Dans l'audace de ce peuple poltron, il voit l'indice d'une catastrophe.

C'est le 8 juin 1882, à l'entrée d'un envoyé turc, que ces cris se produisirent avec le plus de violence. C'est le 11, trois jours après, qu'ont lieu les massacres d'Alexandrie, la ville européenne.

Au moment où l'élite de la population est sur la place des Consuls, un signal est donné rue des Sœurs et une troupe de bandits, armés de gourdins ferrés donnés par la police, se ruent sur cette place, tuent à satiété, enfoncent les portes des magasins et les pillent.

Pendant cette orgie, qui dure quatre heures, les troupes attendent, l'arme au pied, les ordres d'Arabi. Quand les ordres arrivent, elles tirent..... sur les Européens. Leur mission est donc de protéger les voleurs et les assassins.

Tout à coup le vacarme cesse. Qu'y a-t-il? Un soldat

le dit, soit par naïveté, soit parce qu'il pense parler à l'un de ses chefs : « l'ordre est venu de ne plus frapper ».

Les scènes de sauvagerie qui ruinent Alexandrie vont se renouveler à Tantah, ville de 60 000 hommes, sur la voie ferrée d'Alexandrie au Caire, où les prêtres musulmans prêchaient, depuis longtemps, le massacre des juifs et des chrétiens.

Ne pouvant vous raconter en détail ces horribles scènes de fanatisme, je vous en citerai une qui suffira pour vous donner une idée du reste. M. Fredda, médecin italien, qui était fixé dans le pays depuis nombre d'années, a vu, de sa cachette, une femme découper un enfant encore vivant et en mettre en vente les morceaux en gesticulant et criant comme au marché : « Achetez de la chair de chrétien! Une piastre (0 fr. 22) le kilo ! »

La colonie européenne est prise de panique et se sauve. Avec elle s'évanouissent l'argent et l'industrie, la vie même de l'Égypte.

Arabi est alarmé. Il court au Caire, parade, supplie les Européens de rester, leur promet de rétablir l'ordre, et la police remplace subitement ses menaces et ses grossièretés par une politesse obséquieuse.

Il a peu de succès et retourne à Alexandrie. Il passe au milieu des Européens; aucun ne lui rend son salut.

En passant devant le consulat américain, il a reconnu le colonel Chaillé-Long, qui remplaçait le titulaire en fuite. Il lui demande pourquoi les Européens ont refusé de le saluer. Le colonel répond : « Parce qu'on vous attribue le crime du 11 juin. Si vous voulez retrouver la

confiance, faites pendre le préfet de police et une cinquantaine de ses argousins. Si vous ne le faites pas, vous serez considéré comme l'auteur des massacres ». — Arabi lève les yeux comme vous savez, croise les mains sur sa poitrine et murmure dévotement : « Je suis dans les mains de Dieu ». — « Bientôt, réplique vivement Chaillé-Long, vous serez dans celles du diable ».

Arabi n'a pas encore conscience du danger. Il voit bien les flottes européennes à l'ancre devant Alexandrie; il entrevoit vaguement que la France et l'Angleterre ne laisseront pas massacrer leurs nationaux. Mais dans sa présomptueuse ignorance des choses militaires, il croit, il se vante même de couler à fond les flottes ennemies si elles osent ouvrir le feu sur la ville.

Il ne comprend pas que l'Angleterre désire ardemment l'Égypte et le canal de Suez; qu'elle commettra tous les crimes pour s'en emparer; qu'elle guette l'occasion, avec la patience que la panthère met à guetter une proie. Et sottement, inconsciemment je veux croire, il place, dans les griffes du fauve, la proie tant désirée.

Je voudrais pouvoir vous montrer avec quel art l'amiral anglais pousse les choses, avec quel art il arrive en quelques jours à un ultimatum inacceptable et à la dénonciation des hostilités.

Malgré un éloquent discours de Gambetta, qui voyait clairement la situation, les Chambres françaises n'ont pas voulu s'associer à un acte qui ressemblait à de la piraterie. Elles ont eu grand tort, très grand tort. Il ne

fallait à aucun prix compromettre notre prépondérance en Égypte et nous faire duper par l'Angleterre.

L'amiral français a dû se soumettre à la volonté des Chambres. Le 10 juillet, au moment où les Anglais sonnent le branle-bas de combat, l'escadre française lève l'ancre et fait voile pour Port-Saïd.

Le 11, le bombardement d'Alexandrie commence. Arabi, ne sachant que faire, se met à l'abri. La défense est pitoyable. Un fait, qui doit être signalé : presque tous les soldats morts étaient de la Haute-Nubie et de la région du Nil blanc.

Que faisaient les Arabes? Ils incendiaient, pillaient, assassinaient. Ils croyaient se venger des Anglais en détruisant les propriétés des Européens, en massacrant les chrétiens, hommes, femmes et enfants. Au contraire, ils les servaient.

Le 12 juillet, Alexandrie, vue de la flotte américaine, offrait un spectacle épouvantable, une mer de fumée où pointaient des lames de feu. Le silence n'était troublé que par le mugissement des flammes et le craquement des édifices qui s'écroulaient.

Le combat était fini. Les troupes égyptiennes étaient loin. Pourquoi les Anglais n'entraient-ils pas dans la ville pour empêcher les incendies, les vols et les assassinats? Pourquoi? Parce que la loyale Angleterre avait intérêt à ce que cette grande ville européenne brûlât, parce qu'elle-même prit part au pillage.

Ecoutez ce que dit le colonel Chaillé-Long, premier

débarqué pour reprendre possession du consulat américain :

« En passant, dit-il, par le palais de Ras-El-Tin, pour nous rendre au vaisseau télégraphique, afin de communiquer le résultat de notre *reconnaissance* dans la cité, nous remarquâmes qu'on avait débarqué en notre absence, et que le palais était livré au pillage tandis que les éclaireurs cherchaient l'ennemi dans le rayon des forts. Les mariniers et les matelots anglais étaient sous les ordres d'un officier qui surveillait la mise dans les bateaux de riches rideaux de soie, de luxueuses couvertures de divan, des oreillers, des matelas que je reconnus pour une partie de l'ameublement du palais. Les officiers sourirent à mes protestations et ne répondirent pas ».

Quand Alexandrie ne fut plus qu'un monceau de ruines, la flotte anglaise se dirigea sur Port-Saïd.

Lorsque la flotte française s'était présentée devant Port-Saïd, le directeur du canal de Suez protesta, disant que le canal était neutre et international et que les navires de guerre ne devaient pas y entrer. La flotte s'arrêta, n'osa passer outre.

A l'arrivée de la flotte anglaise, le directeur du canal renouvela ses protestations; les Anglais se moquèrent de lui et passèrent. Par notre délicatesse, notre respect des traités, disons mieux, par notre bêtise, voilà les Anglais au cœur de l'Égypte, et seuls.

Le prophète Arabi, avec 38 000 hommes et 49 pièces de siège, vient occuper la forte position de Tel-el-Kebir. Les Anglais sont au nombre de 13 000.

A la première alarme, Arabi et son premier lieutenant montent à cheval, fuient à toute bride vers la prochaine station de chemin de fer et sautent dans un train qui, dit-on, les attendait. Arrivés au Caire, il proposent de brûler la ville. Joli moyen de la défendre.

Les troupes abandonnées à Tel-el-Kebir ne résistent guère. A bien dire, ce n'est pas une bataille à coups de canon, mais une bataille à coups de livres sterlings. Un de nos jeunes concitoyens, qui revient d'Orient, nous apprend que tout le monde en Égypte, sauf les Anglais, donnent à cette bataille le nom de *Tell-el-Bakchick*, par allusion à l'achat de la défection des troupes d'Arabi et d'Arabi lui-même. Quelle gloire pour l'armée anglaise!

La rébellion est vaincue, l'Égypte aussi, Arabi est récompensé. Tandis qu'on fusille ses lieutenants, on l'envoie, avec une grosse pension, dans l'île de Ceylan, le plus beau pays du monde. Le colonel Chaillé-Long l'a vu en passant à Colombo. L'Angleterre lui laisse toute sa liberté. S'il voulait se sauver, retourner en Égypte pour y jeter le trouble, ce n'est pas elle qui l'en empêcherait. Ce serait une occasion pour continuer l'occupation. Mais Arabi-Pacha manque de bravoure et d'audace. Et puis, se trouvant bien à Colombo, il y reste. Même sans lui, le léopard britannique est couché sur la terre des Pharaons; il la déchire de ses longues griffes et de ses longues dents, il lui suce le sang et la moelle.

L'Égypte agonisante a pour l'Anglais une haine impuissante; elle tourne ses regards vers la France, qu'elle a

toujours aimée, et j'espère bien que la France finira par lui rendre la vie et la liberté.

Il résulte de ce récit que le prophète Gordon a livré au Mahdi l'Égypte équatoriale et que le prophète Arabi a livré aux Anglais la Haute et la Basse-Égypte.

La morale à tirer de ce drame est bien simple : le pays qui se donne à des prophètes, comme celui qui se donne à des sauveurs, est un pays perdu.



CG